

INSTITUT DE FRANCE.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

L'ACTIVITÉ SCIENTIFIQUE

DE LA

FRANCE EN AFRIQUE

DEPUIS QUINZE ANS

PAR

M. CAGNAT

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

Lu dans la séance du vendredi 13 novembre 1896.



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

M DCCC XCVI

L'ACTIVITÉ SCIENTIFIQUE
DE LA
FRANCE EN AFRIQUE
DEPUIS QUINZE ANS

PAR
M. CAGNAT
MEMBRE DE L'ACADÉMIE

Lu dans la séance du vendredi 13 novembre 1896.

MESSIEURS,

Tallien écrivait en tête de la Décade égyptienne : « Nous ne vivons plus dans ces temps où les conquérants ne savaient que détruire là où ils portaient leurs armes : la soif de l'or dirigeait alors toutes leurs actions. La conquête de l'Égypte ne doit pas être utile à la France seulement sous les rapports politiques et commerciaux ; il faut encore que les arts et les sciences en profitent. » C'est pour donner à cette pensée une consécration solennelle que Bonaparte se faisait suivre dans la vallée du Nil de tout un état-major de savants et que, victorieux, il

créait au Caire l'Institut d'Égypte, lui assignant pour but « la recherche, l'étude et la publication des faits naturels, industriels et historiques » du pays. Cette « alliance inaccoutumée de la littérature et des armes », pour employer une expression de Fourier, le secrétaire perpétuel de l'Institut du Caire, est demeurée chère à nos différents gouvernements. L'expédition militaire du général Maison contre les Turcs en 1828 fut le signal d'une autre expédition, toute pacifique, dans les ruines de la Morée; l'étude de l'Algérie, de ses monuments, de ses restes antiques marcha de pair avec la conquête; plus récemment, la campagne de Syrie fournit à Renan l'occasion d'une belle et fructueuse mission sur le rivage de l'antique Phénicie. Partout où nos soldats ont combattu pour la civilisation, nos savants ont travaillé, derrière eux, pour le progrès des connaissances humaines. On n'eut garde de manquer à cette noble tradition lorsque, il y a quinze ans, la France se vit obligée de s'emparer de la Tunisie, devenue un foyer d'intrigues et une menace pour la sécurité de la province de Constantine. Le jour où l'occupation fut décidée vit décider également l'exploration scientifique de la Régence. Ayant eu la bonne fortune de prendre part dès le début à cette entreprise, — du moins à la partie historique et archéologique, la seule qui soit de ma compétence, — d'en suivre les phases successives, d'en constater l'heureuse influence sur l'étude des antiquités de toute l'Afrique septentrionale, j'ai cru qu'il m'était permis de vous en entretenir aujourd'hui et que l'exposé pourrait vous en intéresser. Vous y verrez que cette fois encore notre conquête a été profitable « aux arts et aux sciences ».

Ceux qui ont joué un rôle dans ces événements ne sont pas très nombreux ; et pourtant, parmi eux, plusieurs ont déjà disparu, dont le concours fut utile ou même fécond ; je me ferai un devoir de saluer leur nom au passage, quand je le rencontrerai dans cette lecture et de rappeler leurs services. Les vivants me permettront de ne pas les nommer ; car je ne voudrais omettre personne ni rester au-dessous de ce qui est dû à chacun d'eux. Or un tableau d'ensemble comme celui que je me propose de vous soumettre doit nécessairement être court et risque, par suite, d'être incomplet.

Il ne faudrait pas croire que lorsque nos troupes pénétrèrent en Tunisie, elles ouvrirent à l'archéologie une terre entièrement inconnue. Depuis longtemps, au XVIII^e et même dès le XVII^e siècle, on l'avait visitée et on avait signalé, décrit, dessiné quelques-unes des antiquités les plus remarquables. Sans remonter aussi haut, au milieu du second empire un de nos compatriotes, V. Guérin, bien connu, d'autre part, par ses études topographiques sur la Palestine, avait même entrepris une sérieuse exploration de la Régence. Dans un voyage de huit mois, subventionné par la générosité éclairée du duc de Luynes, il l'avait traversée dans tous les sens, relevant avec le plus grand soin ses itinéraires, notant l'emplacement exact des ruines qu'il rencontrait, les décrivant, copiant les inscriptions ; à son retour il consigna les résultats de son voyage dans un livre qu'aujourd'hui encore l'on ne consulte jamais sans profit. Vers le même temps un consul anglais, Davis, avec moins de science, accomplissait un voyage analogue, tandis

que Tissot, alors attaché comme drogman au consulat de France, suivait les grandes routes du pays et profitait de toutes les occasions que lui offraient ses fonctions pour étudier la géographie ancienne de la province d'Afrique. Quelques années plus tard, un Allemand, Wilmanns, chargé par l'Académie de Berlin de publier dans le recueil des inscriptions latines le volume relatif aux possessions africaines de Rome, était allé contrôler sur place toutes les trouvailles épigraphiques de ses prédécesseurs. Enfin, sur un point particulier, à Carthage, M^{sr} Lavigerie avait fait entreprendre par un de ses Pères blancs des recherches suivies, qui avaient déjà donné en 1881 des résultats intéressants. Mais toutes ces explorations partielles ne s'étaient accomplies qu'au prix d'efforts assez pénibles et souvent même au milieu de dangers réels. Certaines régions de la Régence, celle, par exemple, qui s'étend entre la Medjerda et la mer, étaient même demeurées entièrement fermées aux Européens.

L'établissement du protectorat français, en ouvrant aux étrangers toutes les parties de la Tunisie, en y assurant l'ordre et la sécurité, rendait les voyages plus aisés et permettait d'aborder des études méthodiques. C'est ce que le gouvernement comprit; il résolut de profiter des circonstances.

Plusieurs jeunes gens, archéologues, épigraphistes, architectes, furent envoyés en mission dans la Régence pendant les années 1881 et suivantes; partout où ils se portèrent, ils se heurtèrent à des restes antiques, surtout à des monuments romains et byzantins; ils visitèrent des gisements de ruines encore inconnus et en lurent le nom

ancien sur des inscriptions éparses au milieu des édifices renversés ; ils suivirent pendant des kilomètres entiers des tronçons de voies romaines, ils levèrent le plan de temples, de forteresses, d'églises, d'arcs de triomphe ; bref, ils revinrent après quelques mois d'absence leurs carnets pleins de notes et de croquis ; la richesse archéologique du pays surpassait tout ce qu'on soupçonnait. Ils n'étaient pas, au reste, seuls à travailler et à chercher. Fidèles aux coutumes que leur avaient léguées leurs frères d'armes algériens, les officiers du corps d'occupation s'étaient mis, eux aussi, à étudier les antiquités dans les villes où ils tenaient garnison, aux environs des camps, dans les contrées qu'ils traversaient ; les agents consulaires, les ingénieurs de la Compagnie Bône-Guelma recueillaient, pour leur part, ce qu'ils rencontraient ; si bien que, de tous côtés, les communications affluaient, soit ici, soit au ministère de l'Instruction publique. Il suffit, pour comprendre quelle fut la fécondité archéologique de ces premières années d'exploration, d'ouvrir les *Comptes rendus* de notre Académie, les *Archives des missions scientifiques*, le *Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques*, ou même des périodiques indépendants comme la *Revue archéologique* et le *Bulletin épigraphique*, qui, à cette époque, existait encore. Pourtant on n'avait pas commencé une seule fouille sérieuse ; on n'avait eu proprement qu'à se baisser pour recueillir ce qui s'offrait à la surface du sol. Je ne saurais, naturellement, vous exposer ici en détail toutes les découvertes intéressantes que cet examen superficiel du terrain a amenées. Deux exemples pris, pour ainsi dire, au hasard, suffiront à vous en donner une idée.

Un des faits les plus importants de l'histoire romaine est assurément la bataille de Zama, qui vit s'écrouler la fortune d'Hannibal. Or nous ne savions pas au juste où était située la ville de Zama. On arrivait, en consultant les récits des auteurs qui nous ont raconté la campagne de Scipion et en étudiant les itinéraires romains, à la placer dans la partie centrale de la Tunisie, au sud-est du Kef; mais il était impossible de préciser davantage. Déterminer l'emplacement de Zama était donc une de nos ambitions. Elle a été satisfaite, au delà même de notre attente; car nous en avons retrouvé deux au lieu d'une, toutes deux dans la région où l'on supposait que la bataille avait dû se livrer et à petite distance l'une de l'autre. Nous n'avons donc plus maintenant que l'embarras du choix; c'est un embarras d'un autre genre.

Seconde découverte qui, à une époque de syndicats comme la nôtre, ne manque pas d'actualité. L'un de nous parcourait un jour les montagnes qui s'étendent au nord de la Medjerda; le chemin traversait un hameau entouré de jardins. Comme il arrive souvent, ces jardins étaient enclos de murs en pierres sèches, provenant d'une ruine romaine. Des murs de cette sorte sont, en général, riches en inscriptions. Ceux-là contenaient, brisé en plusieurs morceaux dont quelques-uns semblent malheureusement détruits, le règlement d'une de ces associations, appelées curies, qui sont si fréquemment nommées dans les textes épigraphiques africains. Il est rempli de détails piquants.

Ainsi, les dignitaires de la société devaient offrir, pour payer leur bienvenue et permettre à leurs confrères de la fêter, des cadeaux en nature : le plus élevé se montait à trois

amphores de vin, environ 80 litres; c'était aussi du vin que le trésorier devait donner comme amende lorsqu'il avait désobéi au président : une amphore, 26 litres. Pour un simple membre de l'association les tarifs étaient moins élevés. Une parole insolente adressée au président, une légèreté de main ou une lourdeur de poing à son égard ne coûtaient que trois deniers (trois francs). On était mis également à l'amende quand on négligeait d'assister à l'enterrement d'un confrère, si l'on faisait partie de la députation désignée; elle n'était au reste que de deux deniers (deux francs), excepté si la personne défunte était un père, une mère, un beau-père ou même une belle-mère. En ce cas l'abstention coûtait cinq deniers. Voilà certes de curieuses révélations sur les mœurs des membres de ce syndicat; et vous comprendrez que la pierre qui les porte ait mérité les honneurs du Musée du Louvre.

Nous aurions pu y apporter bien d'autres monuments dignes de lui, si la Tunisie n'avait tenu à les garder. C'est que, sous l'inspiration du ministère de l'Instruction publique, on venait d'y établir, pour la sauvegarde des monuments, un service particulier, une direction des Antiquités et des Arts. La création en fut confiée à un de nos camarades de l'École normale, ancien membre de l'École de Rome, qui nous a été enlevé subitement il y a quelques mois à peine, René de la Blanchère. Un de ses premiers soins fut naturellement d'installer un musée, à Tunis même ou plutôt aux portes de Tunis, dans l'ancien palais du Bardo, mieux encore, dans le harem du bey, devenu disponible. Nous savons tous ce qu'il fallut d'énergie et d'habileté au nouveau directeur pour rassembler cette collection

archéologique et pour l'installer, malgré des difficultés de toute nature, au milieu d'un pays encore primitif, sans ouvriers, presque sans moyens d'action. Ceux des membres de l'Académie qui ont assisté à l'inauguration du musée ont pu constater qu'il s'en était tiré à son honneur. De l'avis de tous, le Bardo pouvait, dès 1888, rivaliser avec nos meilleurs musées de province ; à certains égards, par exemple, pour sa collection de mosaïques, il n'avait pas de rival. Depuis lors, je me hâte de l'ajouter, grâce au jeune savant qui s'en occupe aujourd'hui, ses richesses ont presque doublé.

L'organisation d'une direction locale permettait de surveiller et de réglementer les fouilles privées, la nécessité d'enrichir les galeries et les vitrines du musée exigeait des fouilles officielles. Aussi commença-t-on sans retard à interroger le sol et à lui demander ses secrets. A Tabarka, où existait un riche cimetière chrétien, on alla chercher les revêtements de mosaïque qui couvraient les tombes ; à Bulla Regia, on retira des nécropoles puniques et romaines un mobilier funéraire abondant, des vases, des lampes, des miroirs, tout ce que la piété des anciens accumulait autour des défunts dans leur dernière demeure. Hadrumète fournit des terres cuites, des sculptures et des peintures funéraires, des lamelles de plomb couvertes de formules magiques et de somptueux pavements de mosaïque. D'ailleurs, les antiquités semblaient sortir elles-mêmes de terre un peu partout ; on ne pouvait entreprendre une construction militaire, un percement de chemin, un défoncement de terrain sans rencontrer quelque souvenir du passé. Cherchait-on des pierres pour bâtir le bordj du contrôleur civil, comme à Maktar, on recueillait en

quelques jours plus de trois cents inscriptions puniques et romaines? Des entrepreneurs régularisaient-ils le tracé d'une grande route, comme celle du Kef, ils mettaient au jour un sanctuaire consacré à Baal-Saturne avec tous ses ex-voto. Recommencait-on l'exploration d'une carrière antique de marbre, comme à Chemtou, on retrouvait, en déblayant les galeries, toute une série de blocs et de colonnes avec des marques d'extraction : il suffit de les comparer entre elles pour reconstituer l'administration de la carrière. C'était un âge d'or pour l'archéologie. Et comme, dans un pays aussi riche, toutes les bonnes volontés peuvent se faire une place sans nuire à personne, presque à la même époque, l'École de Rome y envoyait un de ses membres, qui y exécutait des fouilles heureuses, le ministère de l'Instruction publique y subventionnait les recherches d'officiers, d'administrateurs, de colons même, et notre Académie consacrait, plusieurs années de suite, une somme prélevée sur le legs Piot, à activer des travaux en cours d'exécution. Sans ce concours d'encouragements et de recherches nous n'aurions découvert ni le sanctuaire de Baal-Saturne au sommet du Djebel-Kournein, ni son autel pour les sacrifices, ni ses plaques votives, ni ses offrandes ; ni le forum de Chemtou ; ni la nécropole de Salakta ; ni le capitole d'Henchir-Maâttria ; ni le joli théâtre de Dougga, qui fera pendant longtemps la joie des touristes ; ni le temple romain de Baal-Saturne, dans la même ville, avec sa cour entourée de portiques, à la mode orientale, et les restes du vieux sanctuaire phénicien qu'il recouvre ; ni celui de Tanit-Cælestis, qui lui fait pendant, et dont le péribole demi-

circulaire est une nouveauté architecturale; ni, tout dernièrement, les belles villas d'Oudna, pavées d'élégantes mosaïques; ni surtout les restes, souvent cherchés en vain, de l'ancienne Carthage.

Il est peu de grandes villes, vous le savez, qui aient laissé moins de vestiges à la surface du sol que la puissante cité dont le nom seul fit trembler si longtemps les Romains et qui, après un long siècle d'abatement, reprit vers le début de notre ère une étonnante vitalité; les différents peuples qui se sont succédé au pied de Byrsa ont effacé les traces de ceux qui les y avaient précédés, et les chercheurs de pierres ont fait le reste. Aujourd'hui tout à peu près a disparu, tout semble anéanti. Mais les nécropoles subsistent et les secrets qu'elles renferment ne peuvent se dérober à qui s'obstine à les interroger. Un de nos correspondants s'est consacré à cette œuvre et, chaque année, ses efforts sont couronnés de succès. Il a su découvrir dans les flancs de Byrsa et des hauteurs voisines un grand nombre de sépulcres antiques; il y a recueilli tout un mobilier funéraire précieux : des statuettes, des amulettes égyptiennes ou de style égyptisant, des vases cypriotes, toutes sortes de poteries assez grossières, produits de l'industrie locale, des bijoux, des monnaies, des masques en terre cuite. Chacun de ces objets, pris isolément, n'est le plus souvent qu'une curiosité; leur ensemble ou leur groupement par catégories sur tel ou tel point des ruines, à telle ou telle profondeur et dans des tombes de formes nettement caractérisées nous donnent sur l'histoire locale et sur le développement de la civilisation carthaginoise des renseignements d'une haute portée historique.

Ils nous montrent les différentes étapes que franchit Carthage depuis le jour où les premiers navigateurs phéniciens vinrent fonder un petit comptoir au fond du golfe hospitalier jusqu'à celui où la « ville nouvelle », comme on appela la cité bâtie par leurs descendants en ce lieu, s'étendit bien au delà de la rangée de collines qui longe la côte et envahit toute la péninsule. Nous y voyons pareillement que ces Phéniciens d'Afrique aussi pratiques et aussi peu originaux que leurs ancêtres ont toujours vécu d'emprunts : tour à tour tributaires de l'art égyptien, de l'art cypriot et de l'art grec, ils ne surent jamais s'élever au-dessus d'une imitation plus ou moins heureuse, mais restreinte exactement à leurs besoins assez modestes. Ce n'est pas, naturellement, sous la domination romaine qu'ils pouvaient modifier leurs habitudes, au contact de vainqueurs qui n'étaient, eux aussi, que des imitateurs.

Rien n'est plus attachant que d'étudier les débuts, les progrès, les transformations successives de la ville dans le musée fondé au couvent de Saint-Louis par le cardinal Lavignerie. Tous les âges y sont représentés : la période anté-historique par le mobilier funéraire dont je viens de parler, l'époque dite punique par tous les restes antérieurs à la victoire de Scipion, poteries, stèles couvertes d'inscriptions, statuettes, fragments d'architecture ; l'ère romaine par des marbres plus ou moins mutilés malheureusement, par de grandes statues, par beaucoup de bas-reliefs et de textes épigraphiques latins ; le christianisme enfin par des épitaphes brisées en mille pièces, victimes de la fureur des païens ou des conquérants barbares, par des lampes en terre cuite, par quantité de menus objets destinés à l'exer-

cice du culte ou à la satisfaction de la piété privée. Il n'est pas jusqu'aux croisades dont le souvenir ne s'y retrouve avec une boucle fleurdelisée ou un denier tournois ; petites choses, si l'on veut, mais singulièrement éloquentes, vues à l'endroit où mourut saint Louis. Si le musée du Bardo tient un rang très honorable parmi les musées de province, celui de Carthage a droit à une place à part, comme la ville dont il traduit les vicissitudes a joué un rôle à part dans l'histoire de l'humanité.

Ce grand mouvement archéologique dont la Tunisie était agitée devait avoir son contre-coup en Algérie. Là, on s'occupait depuis longtemps, il est vrai, de la recherche des antiquités. Ce n'est point dans une compagnie qui a compté L. Renier parmi ses membres, qu'il convient d'insister sur ce sujet. D'autres, à sa suite, avaient tourné leur activité du même côté et tenaient à honneur de ne pas laisser perdre la tradition du maître — notre vice-président ne me contredira certes pas. Et cependant un certain ralentissement semblait se produire : les découvertes se faisaient moins nombreuses, surtout les publications devenaient plus rares ; malgré un effort méritoire, tenté par l'École des lettres d'Alger, il semblait que tout l'élan de la science française se portât vers l'est, attiré par la nouveauté d'un territoire récemment acquis à notre protectorat. On ne pouvait pourtant pas séparer ce qui jadis avait été réuni ; l'œuvre algérienne devait être reprise et marcher de pair avec l'œuvre tunisienne. Tout d'abord, avant de poursuivre l'exploration ou de subventionner de nouvelles fouilles, il convenait de publier les documents découverts depuis longtemps et demeurés inconnus. Or, qui le croirait ? l'iné-

dit abondait dans les collections municipales et chez les particuliers. Les inscriptions étaient généralement imprimées et, pour la plupart, au *Corpus*; mais beaucoup de monuments figurés n'avaient jamais été reproduits par la gravure, ni même parfois mentionnés. Je pourrais citer, au musée de Lambèse, des statues et des groupes de marbre qui, trouvés en 1852, sont restés complètement inconnus jusqu'à l'année dernière. Il fallait rompre avec une insouciance dont nous étions comptables envers l'étranger. Le service des Missions scientifiques, au ministère de l'Instruction publique, envers lequel l'archéologie africaine a contracté, pendant ces quinze dernières années, tant de grosses dettes de reconnaissance, le comprit et nous permit de réparer le mal.

On décida de consacrer une monographie aux différents musées d'Algérie; la direction de la collection fut confiée à de la Blanchère, qui avait mis en train une publication analogue pour le musée du Bardo; la rédaction des différents fascicules fut partagée entre plusieurs collaborateurs. Nous avons commencé la publication en 1890; cinq volumes ont déjà paru; et nous en préparons de nouveaux. En même temps on essayait de mettre un peu d'ordre dans ces musées algériens ou, sauf d'honorables exceptions, le désordre semble malheureusement être une tradition. Mais là les difficultés sont grandes; il faut créer des locaux convenables, assurer aux collections des conservateurs stables et dévoués, lutter contre l'ignorance ou l'incurie de gens, qui, comme beaucoup à notre époque, sont trop occupés du présent et de ses luttes pour avoir le temps de songer au passé. Sommes-nous donc trop exigeants quand nous

demandons, non pas que ces collections soient sérieusement classées et inventoriées, — ce serait peut-être de l'ambition pour le moment, — mais qu'elles soient du moins respectées par ceux-là mêmes qui en ont la charge; que les gardiens, moins aimables, cessent de proposer aux curieux quelques objets exposés en souvenir de leur visite; que les autorités locales n'aient plus la fantaisie de mettre un beau jour la main sur des morceaux de sculpture, parfois remarquables, pour en orner une fontaine publique? On ne l'a pas pensé; on a même estimé que notre devoir strict était de réagir et l'on s'est mis à l'œuvre. Il faut y persévérer sans faiblesse, par respect de notre renom scientifique.

Pour commencer, nous inaugurerons sous peu, à Alger, un nouveau musée, dont la construction est achevée. On ne se contente pas d'y transporter les objets précédemment exposés au rez-de-chaussée de l'ancien palais de Mustapha-Pacha; on veut créer un établissement digne de la capitale de l'Algérie, rendez-vous annuel de nombreux étrangers et foyer intellectuel de la colonie. Le public y trouvera réunis tous ces brillants produits de l'art et de l'industrie arabes, auxquels on n'a point fait encore une part suffisante dans aucune collection publique et qui ne sauraient être mieux centralisés, nulle part ailleurs. Ensuite, s'il plaît à Dieu — comme dit la sagesse musulmane — on pourra rassembler sous forme de moulages, de photographies, d'estampages, la série des monuments libyques, romains, byzantins les plus intéressants du territoire algérien, pour offrir, sans dégarnir les différents musées locaux du pays, aux gens d'étude comme une bibliothèque monumentale,

aux visiteurs comme une histoire par l'image de l'Afrique ancienne, pour faciliter aux uns comme aux autres les moyens de connaître et par suite d'aimer davantage notre France d'outre-mer.

Pendant que nous nous occupions ainsi de publications rétroactives et de l'organisation des musées, on reprenait en Algérie l'exploration et les fouilles. La Société de Constantine sondait avec fruit les ruines d'Announa; un architecte, Gavault, mort, lui aussi, assez récemment, déblayait un temple à Tizirt; d'autres interrogeaient les nécropoles phéniciennes de Gouraya et de Collo; surtout, deux professeurs de l'École des lettres d'Alger se signalaient par des découvertes intéressantes à différents titres. L'un, au lendemain du jour où les Bollandistes publiaient la passion inédite de la vierge Salsa, martyrisée à Tipasa, savait retrouver la basilique élevée sur le tombeau de la sainte, ce qui ne l'empêchait pas de parcourir les départements d'Alger et de Constantine et d'y recueillir toutes sortes de documents inédits; l'autre faisait sortir de terre, à Cherchel, des statues, des bustes de rois du pays et de divinités, un diplôme militaire, des inscriptions, et fournissait au Musée africain du Louvre quelques-uns de ses morceaux de sculpture et d'orfèvrerie les plus remarquables.

Par une heureuse coïncidence, à la suite d'un vote émis par le Parlement en 1880, le service des monuments historiques se décidait à étendre à l'Algérie sa féconde activité, en fouillant et en consolidant quelques-uns des monuments romains les plus importants. La pensée première et l'initiative de ces travaux reviennent à deux artistes éminents morts aujourd'hui, Boeswillwald et Duthoit; c'est à

eux et à leurs collaborateurs plus jeunes que nous devons le déblaiement d'une partie, malheureusement beaucoup trop minime du beau camp légionnaire de Lambèse, de son forum, de son Capitole ; celui de la basilique de Tébessa ; et le grand travail entrepris pour rendre à la lumière la ville de Thamugadi (aujourd'hui Timgad). Celle-ci est en train de devenir célèbre à l'égal de Pompéi ; les touristes s'y portent chaque année en grand nombre et les ministres en voyage se détournent pour l'aller visiter. Ce n'est que justice : car il y a là, au pied de l'Aurès, dans une région absolument déserte aujourd'hui, un ensemble d'un grand intérêt historique. Encore quelques campagnes de fouilles dirigées par un architecte ardemment épris de l'œuvre qui lui est confiée et les principaux monuments seront tous découverts ; on pourra traverser d'un bout à l'autre, en foulant le pavé des rues antiques, une ville fondée par Trajan et embellie par ses successeurs ; on pourra revivre, non plus en imagination, mais en fait et par les yeux l'existence des bourgeois romains d'Afrique contemporains des Antonins et des Sévères, comme on partage à Tébessa, dans la basilique ressuscitée, celle des chrétiens, des pèlerins et des moines au V^e et au VI^e siècle de notre ère.

Pour compléter la revue des explorations et des travaux tentés en Afrique depuis quinze ans, il me reste, Messieurs, à vous parler d'une région qui n'est point soumise à notre domination, mais qui a fait jadis partie intégrante de l'empire africain de Rome, je veux dire du Maroc. Habitée par des populations turbulentes, hostiles aux Européens et insoumises même à leur sultan, cette province semble fer-

mée aux recherches suivies; le voyageur ne peut y espérer ni facilités ni même protection efficace; l'exploration n'y est pas seulement difficile et ingrate: elle entraîne de grands dangers. Il s'est trouvé cependant un de nos compatriotes assez intrépide pour risquer l'aventure, pour parcourir le pays dans toutes les directions pendant plusieurs années, pour pénétrer jusqu'au delà de l'Atlas, d'où il a failli plus d'une fois ne point revenir, pour tenter même des fouilles sur l'emplacement de deux grandes vîles, l'une phénicienne, Lixus, l'autre romaine, Volubilis. Bien que la Maurétanie Tingitane soit, somme toute, assez pauvre en restes antiques, comme elle n'a été que peu visitée encore, elle a offert une ample moisson à son audace; il en a rapporté des documents archéologiques, épigraphiques, géographiques dont une partie est encore inédite. On peut juger par ce qu'il a déjà publié de l'importance des résultats obtenus; ceux-là seuls qu'il a amicalement tenus au courant de ses expéditions savent pleinement ce dont la science lui est redevable.

Je ne vous ai guère entretenus jusqu'ici, Messieurs, que de ce que j'appellerai nos campagnes d'Afrique, des efforts de notre archéologie militante. Il est, pourtant, une autre partie de notre labeur qu'il convient que je rappelle à votre souvenir; car les résultats en ont été heureux pour l'érudition française.

Tandis que les trouvailles se succédaient, sur tous les points de la Tunisie, de l'Algérie, du Maroc, les savants à Paris, ne restaient pas inactifs. Convaincu, à très juste, titre qu'il fallait, sinon centraliser les recherches, au moins favoriser la concentration des découvertes, offrir, aux

hommes de bonne volonté qui le désireraient des conseils autorisés et des ressources ; et, par-dessus tout, fournir aux artisans de notre œuvre africaine, quels qu'ils fussent, les moyens de publier les documents qu'ils avaient recueillis ou les travaux d'ensemble qui en devaient naître, le ministère de l'Instruction publique organisa, aussitôt après la conquête de la Régence, une commission spéciale. Pour en marquer nettement le caractère on l'appela « commission de publication des documents archéologiques de Tunisie ». Plus tard, elle étendit ses préoccupations à tout le reste de notre domaine africain. Tour à tour elle a eu à sa tête des savants illustres pris au sein de notre Académie, Tissot d'abord, puis Renan, pour ne parler que de ceux qui ne sont plus. Fidèle à son principe, elle n'a cessé de patronner les publications qu'elle jugeait utiles, quand elle ne les exécutait pas elle-même par les soins d'un ou plusieurs de ses membres. Elle a témoigné son activité sous toutes les formes, insérant dans le *Bulletin du Comité des Travaux historiques*, auquel elle est rattachée, les articles de détail, les notes, les inscriptions qu'on lui communiquait, instituant pour les travaux plus développés une bibliothèque africaine, qui compte déjà des ouvrages considérables. C'est là qu'ont paru ces descriptions de musées dont je viens de vous parler, que paraîtront les recueils d'inscriptions arabes, de monnaies africaines, de monuments figurés, en particulier de mosaïques, que nous préparons. On y trouve aussi des travaux d'un ordre plus élevé. Nous devons à nos compatriotes aussi bien qu'à l'étranger la publication des documents découverts par nos soins ; nous nous devons mieux à nous-mêmes. Ces documents, il faut que nous les

comparisons, que nous les éclairions les uns par les autres, que nous en tirions des enseignements sur les hommes qui les ont produits, sur leur langue, leur histoire, leurs croyances, leurs pensées, leur civilisation. La série de ces évocations du passé, qui dans l'intention des membres de notre commission, doit embrasser tous les sujets relatifs à l'Afrique antique ou musulmane, a été inaugurée par l'œuvre capitale de Tissot, terminée après sa mort par une amitié fidèle, la *Géographie comparée de l'Afrique romaine* ; d'autres lui ont succédé. Cette année même, deux volumes ont paru ou vont paraître : une grande étude sur les gouverneurs romains du pays et un travail, que vous connaissez déjà, pour en avoir couronné le manuscrit, sur l'Afrique byzantine. Je ne vous infligerai pas l'ennui de vous entretenir plus longuement de bibliographie. Il me suffit d'avoir attiré votre attention sur une commission composée d'amis décidés de l'Afrique, qui travaillent sans trêve, depuis dix ans, à une tâche qu'ils regardent comme un devoir national et comme un honneur.

Je me reprocherais, en parlant de cette commission, de ne point citer parmi nos collaborateurs les plus assidus et les plus précieux MM. les officiers du service géographique de l'armée. Chaque année, vous le savez, le ministère de la Guerre envoie un certain nombre de topographes pour relever plusieurs carrés de la carte de Tunisie et de celle d'Algérie. Un travail de cette sorte nécessite l'examen détaillé du terrain et met ses auteurs en présence des moindres restes antiques comme des plus importants. Il a paru qu'une entente entre la commission d'Afrique et le service géographique de l'armée serait féconde pour l'archéologie ;

elle s'est établie aisément, car on ne fait pas appel en vain à l'esprit éclairé des généraux qui dirigent ce service. Pour se conformer aux instructions précises de leur chef, les officiers de la mission topographique prennent la peine de noter, chaque fois qu'ils rencontrent une ruine, sa nature, son étendue, son contenu; souvent ils en dressent le plan, y prennent des photographies ou des estampages. Le résultat de ce travail est communiqué à la commission d'Afrique. Voilà comment nous avons pu entreprendre la grande carte archéologique de la Tunisie dont vous avez déjà vu plusieurs livraisons. Il n'est pas un établissement antique même insignifiant qui n'y reçoive un numéro spécial, que nous reportons pour les développements nécessaires sur une notice jointe à chaque feuille de l'atlas. Je n'ai pas besoin d'insister longuement sur l'importance de cette publication; je ne sache pas qu'on en ait jamais entrepris de pareille pour une région aussi étendue. Les renseignements venus des brigades topographiques nous permettront un jour d'entreprendre le même travail pour l'Algérie; et c'est peut-être à elles qu'il faudra encore avoir recours quand nous voudrons établir une carte détaillée de l'emplacement de Carthage.

En parlant avec cette insistance des publications de la commission d'Afrique, je n'entends pas insinuer que rien ne se soit imprimé en dehors d'elle. Je n'oublie pas que les sociétés algériennes, à Alger, à Constantine, à Oran, à Bône, font paraître chaque année des recueils pleins de documents, que l'École française de Rome a donné plus d'une fois asile à des articles ou à de longs travaux relatifs aux antiquités africaines, que certaines sociétés départementales

même n'ont pas hésité à imiter son exemple. Je ne puis pas oublier non plus, et j'en ai le droit moins que personne, que, grâce aux découvertes des quinze dernières années, l'Académie de Berlin a pu rédiger un gros supplément au huitième volume du *Corpus inscriptionum latinarum*; et que, cette fois, devant l'abondance des documents épigraphiques nouveaux trouvés par nos soins, elle a voulu qu'il fût signé d'un nom français aussi bien que d'un nom allemand, rendant ainsi à notre pays, dans cette grande publication, par un sentiment de loyauté et d'équité scientifique, une place que les circonstances nous avaient autrefois contraints d'abdiquer.

Tel est, Messieurs, le résumé de ce que nous avons accompli en Afrique et pour l'archéologie africaine depuis quinze ans. Il me semble que nous avons le droit de nous en féliciter; mais nous ne devons pas nous en contenter. Un homme qui s'y connaissait dans l'art de pousser à fond ce qu'il avait entrepris, avait, dit-on, pour maxime, que rien n'est fait tant qu'il reste quelque chose à faire. C'est sur lui que je souhaiterais que nous prissions exemple. Nous avons mis la main à toutes les parties de l'édifice, mais aucune n'est achevée: ni l'exploration, qui nous réserve encore bien des surprises, ni les fouilles qui pourront occuper plusieurs générations de chercheurs, ni surtout les publications. Nous aurons à cœur de poursuivre l'entreprise. Si ceux qui s'y appliquent aujourd'hui ne savent y suffire, nous avons confiance qu'on leur viendra en aide. L'œuvre est de celles qui peuvent faire naître les vocations; elle est assez vaste pour offrir une place honorable à tous ceux qui consentiront à y prendre part. Nous faisons appel aux tra-

vailleurs, aux jeunes gens surtout qui cherchent une voie et des sujets d'étude. Nous espérons qu'ils nous entendront, et que, ignorant les querelles et les jalousies stériles qui, jadis, nous assure-t-on, ont perdu Carthage et dont les Africains d'aujourd'hui n'ont pas, par malheur, entièrement oublié la tradition, ils voudront concourir à mettre en relief, avec nous, le long passé d'une terre devenue française par la valeur de nos armes comme aussi, nous avons le droit de le dire, par nos découvertes et par nos travaux.